

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1840 \(février-octobre\) :](#)[L'Ambassade à Londres](#)[Item](#)[418. Londres, Mardi 22 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

418. Londres, Mardi 22 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

6 Fichier(s)

Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Autoportrait](#), [Chemin de fer](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Diplomatie](#), [Discours autobiographique](#), [Discours du for intérieur](#), [Europe](#), [France \(1830-1848, Monarchie de Juillet\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Portrait](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1840-09-22

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Je ne puis souffrir de vous écrire à la hâte, comme ces jours-ci. A part même l'ennui d'une lettre courte, être avec vous et me presser de vous quitter cela me choque. Je viens de me lever. Rien ne presse. Je m'appartiens. Je vous appartient.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 534/213-214

Information générales

Langue Français

Cote 1176-1177, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du document Lettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Localisation du document Archives Nationales (Paris)

Transcription

418. Londres, Mardi 22 septembre 1840

huit heures

Je ne puis souffrir de vous écrire à la hâte, comme ces jours-ci. A part même l'ennui d'une lettre courte, être avec vous et me presser de vous quitter, cela me choque. Je viens de me lever. Rien ne me presse. Je m'appartiens. Je vous appartiens. Je reviens à votre dernière phrase.

" Pourquoi suis-je si triste ? " Je vous connais comme à moi, une raison d'être triste qui suffit à beaucoup de tristesse. J'accepte celle-là, pour vous comme pour moi. Y en a-t-il quelque autre ? Répondez-moi à la question que vous me faites. Savez-vous ce que j'ai découvert samedi ? Qu'il m'était désagréable de quitter Londres. En roulant sur le chemin de fer, je ne comprenais pas, à la lettre, je ne comprenais pas pourquoi j'avais le cœur un peu serré. Je l'ai trouvé en y pensant, et cela m'a soulagé de le trouver. J'aime Londres. Londres ou Paris. Quand un sentiment possède le cœur, que de mouvement instinctifs, irréfléchis, obscurs, il y fait naître ! On est triste ou joyeux sans savoir pourquoi. Puis on comprend. N'y a-t-il pas bien des chansons qui ont dit ce que je dis-là ? Voi che sapete & & Les chansons ont raison.

Je suis très préoccupé des affaires. La phase où nous entrons et la manière dont nous y entrons ne me plaît pas. Je suis convaincu qu'en France, comme en Europe on désire la paix, et qu'en France comme en Europe, on n'accepterait franchement, on ne soutiendrait ardemment la guerre qu'autant qu'elle serait née d'elle-même, par un accident imprévu, par une nécessité soudaine inévitable. Il faut ne pas vouloir la guerre, même eût-on la prévoyance qu'elle viendra. Car si le monde, qui n'en veut pas, peut soupçonner qu'elle est venue par la volonté ou par la faute de quelqu'un, ce sera, pour celui-là un affaiblissement immense impossible à mesurer. Vous le savez ; j'ai toujours cru, je crois toujours la guerre évitable ; mais quand je croirais, le contraire, et tout en m'y préparant, je m'appliquerai sans relâche, sérieusement, sincèrement à l'éviter jusqu'au moment où elle viendrait tomber sur moi comme la foudre. Si l'incendie doit éclater, il faut que ce soit par le feu du ciel, non pas d'une main d'homme. Personne hier à Holland house. J'ai tort ; lord Jeffrey, qui arrive d'Edimbourg. Je persiste dans ma première impression ; l'homme le plus spirituel que j'aie vu ici. Un peu d'humeur, et de découragement dans l'esprit ce qui en ôte beaucoup, car cela donne l'air vieux, et la vieillesse ne va pas mieux à l'esprit qu'au corps. Je ne sais ce qui m'arrivera ; jusqu'à présent, l'âge, en m'apportant de l'expérience, m'a paru n'apporter que de la lumière et de la force. J'ai appris à mieux penser et à mieux agir, non à douter et à désespérer. Un moment viendra, je le sais, où mon esprit conservât-il sa pleine santé, mon corps affaibli ne suffira plus à lui servir d'instrument. Je tâcherai de ne pas me faire illusion sur ce moment là.

Depuis quelques jours une singulière envie de dormir me prend tout de suite après dîner, presque à table. Beaucoup moins quand je dîne chez moi que chez les autres. Je soupçonne qu'on mange trop ici, même moi, et que la fatigue de mon estomac fait la lourdeur de ma tête. Une tempête affrène. La pluie bat mes vitres à les casser. Les arbres de mon square baissent la tête jusque sur la grille qui l'entoure. Je crains bien que ceci ne me coûte demain ma lettre. La poste ne passera pas aujourd'hui. Je vois par les journaux anglais qu'elle a passé hier. Ils ont leur expès

de Paris. Il faisait beau hier. La pluie a commencé le soir, quand je suis revenu de Holland house. une heure Cette irrégularité des lettres me désole autant pour vous que pour moi. Quand aurez-vous eu celle de Dimanche ? Quand c'est-à dire à quelle heure, car certainement vous l'aurez eue. Je regarde au vent ; je le trouve tombé. J'espère que ma lettre à moi, passera aujourd'hui et que je l'aurai demain. Pendant qu'on espère une transaction à Paris, j'y travaille ici de tout mon pouvoir. Travail difficile dans cette saison. Où saisir les gens pour les chauffer ? Et les rapports obscurs, contradictoires, embrouillent tout. On a dévié de cette grande idée qui présidait depuis dix ans à la conduite de l'Europe. Aucune question particulière ne vaut la guerre générale. Le mal est là. On n'a plus de boussole ! Et on a dévié pour la plus petite, la plus lointaine des questions, pour une question que bien peu d'années de patience devaient emporter. Je ramène sans relâche, devant tous les yeux, l'idée grande, l'idée simple qui a tout sauvé. C'est en son nom que je prêche la transaction. L'obstination est grande. Obstination d'aveugle, et d'aveugle piqué qu'on le soupçonne de ne pas voir. Je m'obstine aussi. Vous savez que je suis peu accessible, au découragement. Adieu. Je vous redemande, en finissant la réponse à votre question de samedi. Adieu. Adieu.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 418. Londres, Mardi 22 septembre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-09-22

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 12/01/2026 sur la plate-forme EMAN :
<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/467>

Informations éditoriales

Date précise de la lettreMardi 22 septembre 1840

HeureHuit heures

DestinataireBenckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destinationParis (France)

DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédactionLondres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 29/11/2024

entre et à Diogmites. 418
le suis, etc., mon
me Santo, mon
plus à lui tout
de ce que moi
lui.

une longue
lent de Santo
de beaucoup
moi que croy le
mange trop et
que de mon
de ma tête.

la plus bat
rester de mon
singer sur la
cette bien que
ma lettre de
lundi. Je veux
qu'il a passe
de Paris. Il
lui a commencé
venez de

418

Londres. Vendredi 22 Septembre 1810

huit heures

Je me suis souffrir de vous
écrire à la hâte, comme aujourd'hui à
part même terminé deux cartes,
être avec vous et me presser de vous quitter
tels en chaque. Je viens de me lever.
Rien ne me pousse de m'apprécier. Je
vous appartiens.

J'attends à votre dernière phrase:
Pourquoi suis-je si triste ? Je vous
connais, comme à moi, une raison d'être
triste qui suffit à beaucoup de tristesse.
J'accepte cette fin, pour vous comme pour
moi. Si en a-t-il quelque autre ? Répondez
moi à la question que vous me faites.

Savez-vous ce que j'ai rencontré
lundi ? C'est malaisé d'exprimerable 100
quitter Londres. En montant vers le chemin
de fer, je ne comprends pas, à la lettre
je ne comprends pas pourquoi j'avais
le cœur un peu serré. Je l'ai trouvé

tu y pensais, et cela n'a d'autant moins de
lourdeur. Mais Londres, Londres ou Paris,
Quand un sentiment possède le cœur, que
de mouvements indistincts, confus, obscurs,
Il y fait naître ! On est bâti en jayant
Sans savoir pourquoi. Ainsi on comprend.

Il y a telles personnes qui
ont dit ce que je dis là ? Voilà ce que je dis là.
Les chansons ont raison.

Je suis bien fatigué de faire des affaires. La
France où nous entrons et la manière
dont nous y entrons ne me plait pas. Je
suis convaincu qu'en France comme en
Europe on desire la paix, et qu'en France
comme en Europe, on n'accepterait pas
moi, on ne soutiendrait pas comme la
France qu'autant qu'elle devrait moi-même
même, par un accident imprévu, pas
une nécessité demander, inévitable. Il
faut ne pas vouloir la guerre, même
toutes les préoccupations qu'elle viendrait
en si le monde, qui, non sont pas
pour empêcher qu'elle est venue par la

voulent ou pas la
sexe, pour cela, la
impossible à mesurer
longtemps car, je crois
évidemment, mais que
ce soit en ma propre
faute relâche, être
l'éclat, jusqu'à ce
l'ombre des mœurs de
l'individu doit échapper
par le feu des lames
d'homme.

Personne bien
loré, lord Jeffroy.
J'arrive dans une
chambre le plus spacieuse
que j'aie jamais vu
dans l'esprit de quelqu'un
dans la forme l'air de
ne pas accueillir à la
guerre, mais que
l'âge en rapport
ne pas s'appuyer
de la force. J'ai

voulage de la
vnde au pacis
le cœur, que
peut-être, obéisse,
elle me joyeux
ne comprend.

chanson qui
l'hoï che sapete de

de affaire. La
la amante
plaint par. Je

comme on
et quin traue
captavit jombe.
et amant la
et n'e d'he-
prouv. pas
inevitabile. Il
vere, mimo
elle viendre.
pas
venue par la

volent ou pas la faute de quelqu'un, ce
sera, pour celui-là, un afflictissement immense,
impossible à mesurer. Pour le Savoy, j'ai
toujours cru, je crois toujours la guerre
établie : mais quand je veux le contrarie,
et tout en m'y préparant, je m'approprie
dans rebelle, récemment, récemment, à
l'écrit, jusqu'en momus où elle viendront
tombes des moi comme la faudre. • i
l'heure de l'écrit, il faut que ce soit
par le feu du feu, non par l'ame main
d'homme,

Personne here à Holland house. Yoi
loz, lord Jeffry, qui arrive d'Ulmberg.
Il possède dans ma première impression
l'homme le plus spirituel que j'ai vu de
long peu d'humour et de dévouement
dans l'esprit ce qui en est beaucoup, car
cela donne l'air vieux, et la vivacité ne
me pas mieux à l'esprit qu'en corps. Je
ne dis pas ce qui m'arrivera, jusqu'à présent,
l'âge en m'appartenir de l'impression
m'a pas rapporter que de la lumine et
de la force. J'ai appris à mieux penser

" à mieux agir, non à bouter et à disposer.

418

Leur

Un moment viendra, je le sais, où, mon
esprit conservé, il sera plein Sainte, mon
corps affaibli ou suffira plus à lui servir
d'instrument. Je tâcherai de ne pas me
faire illusion sur ce moment là.

Depuis quelque jours, une singulière
envie de dormir me prend tous les soirs
après dîner, presque à table. Beaucoup
moins quand je dîne chez moi que chez le
reste. Je soupçonne que mange trop et
n'est pas moi, ce que la fatigue de mon
estomac fait la lourdeur de ma tête.

Une tempête approuve, de plus bat
mes vitres à la casse. Des arbres de mon
équerre battent la tête jusqu'à la
jouette qui l'abattra. Je crois bien que
ceci ne me coûte demain ma tête. La
poste ne passera pas aujourd'hui. Je veux
pas le juronner Anglais qu'elle a passé
hier. Je me suis exprimé en vain. Il
faisait beau hier. La pluie a commencé
le soir, quand je suis revenue de
Holland, hier soir.

Écrive à la fin
pour même le
être avec nous.
telle un cheques
Bien ou me pro-
voquer appartenir

je reviend
Pourquoi être
l'ennui, comme
jeudi qui suffit
J'accepte celle la
mai. Si tu n'es
mai à la questi

Vas-tu
dimanche ? J'aurai
quitter Londres
de feu, je ne sa-
je ne comprendrai
le cours un peu

Cette irregularité des choses me désole,
autant pour vous que pour moi. Ainsi
avez-vous vu celle de Dimanche ?
C'est à dire à quelle heure, ces certaines
voies, l'avez-vous vue. Je regarde une autre ;
je le trouve tombé ! J'écris que mon
lettre, à moi, passe aujourd'hui, et
que je l'aurai demain.

Pendant que j'aspire une transpiration
à Paris, j'y tombe ici de tout mon
pouvoir. Travail difficile dans cette faute.
Qui sait si le peu que je chausse ? le
les rapports obscurs, l'antédictation,
embrouillent tout. On a deviné de cette
grande idée qui prospérait depuis six
ans à la conduite de l'Europe. Aucune
question particulière ne varie la question
générale. Le mal est là. On n'a plus
de boussole. Si on a deviné pour la
plus petite, la plus lointaine des
questions, pour une question que bien
peu d'années de patience devraient
l'importer. Je ramène dans relâche, deux

tous les yeux, l'idée grande, l'idée simple
qui a tous sauve. C'est un bon nom
que je prêche la Transallation, d'obstination
en grande. Obstinacion d'avoulo, et
d'avoulo priquez que le temps soit de
ne pas venir. Je n'obstine aussi. Mon
sauve que je suis peu accessible au
discouragement.

Adieu. Je vous redemande en
fin d'heure, la réponse à cette question
de Samson. Adieu. Adieu.